

La littérature des ravins, écrire sur la Shoah en URSS

par Annie EPELBOIN, maître de conférences en littérature russe à l'Université Paris 8, co-auteure du livre *La littérature des ravins, écrire sur la Shoah en URSS* (Robert Laffont, 2013) – Angers – 16 janvier 2018

Annie EPELBOIN porte un intérêt à la littérature de témoignages notamment dans le cadre de l'étude de la littérature russe du XXème portant sur le Goulag. Elle s'est progressivement intéressée à la question du nazisme à travers le récit *Babi Yar (Le ravin des bonnes femmes)* d'Anatoli Kouznetsov, qui retrace l'assassinat des Juifs de Kiev en septembre 1941. Ce roman a connu deux éditions différentes au début des années 70 dont une version plus longue non expurgée. En poursuivant ses recherches dans les archives russes et ukrainiennes, elle a découvert de nombreux textes jamais publiés sur la question de la Shoah en territoire soviétique.

Pour mémoire, les Allemands sont entrés en URSS en juin 1941 après avoir rompu le pacte germano-soviétique. Au départ, l'arrivée des Allemands a été perçue positivement en Ukraine car seules les personnes bien informées étaient au courant de la véritable nature du régime nazi et de ses crimes. Les armées allemandes ont rencontré peu de résistance face à une armée soviétique peu préparée.

Dès les premiers jours de l'opération Barbarossa, des groupes mobiles de tuerie, appelés Einsatzgruppen (groupes d'intervention), ont commencé à massacrer la population juive des territoires envahis. Les tueries se déroulaient sur place, pratiquement au vu et au su de tous avec des variantes sur le mode opératoire (incendies de bâtiments, noyades collectives, exécutions par fusillades dans des fosses ou des ravins...).

Il existe très peu de récits de personnes ayant assisté à ces exécutions de masse. La question ne se pose même pas pour d'éventuels récits de survivants : il n'y en a aucun, à de très rares exceptions près.

Cela s'explique notamment par le fait que les Allemands sont entrés en URSS en dénonçant le judéo-bolchevisme et ont été bien accueilli par les populations paysannes qui ont souffert des exactions du régime communiste notamment lors de la collectivisation des campagnes. Ce sont les mêmes qui regrettaient l'importance prise par les Juifs dans l'administration depuis la mise en place de l'URSS. C'est ainsi que des milices locales (*Polizei*) vont assurer un soutien important aux nazis de façon autoritaire, spontanée ou passive en s'appuyant sur un vieil antisémitisme local remontant aux pogroms du XIXème siècle.

Lors de la reconquête des territoires après le tournant de Stalingrad, des écrivains ont suivi les troupes soviétiques en qualité de correspondants de guerre. L'un d'entre eux était Vassili Grossman, l'auteur de *Vie et destin*, grand roman sur la guerre, le nazisme et le stalinisme. Il a notamment décrit la disparition des Juifs en Ukraine dans un texte intitulé *L'Ukraine sans Juifs*. Il évoque dans ce texte "le meurtre de l'âme et du corps d'un peuple". Ce sont des témoins après coup de la disparition des Juifs, qui représentaient par endroits la majorité de la population.

À la fin de la guerre, des enquêtes ont été menées pour déterminer la réalité des faits et juger les responsables. On connaît le témoignage d'une femme, Dina Pronitcheva, qui avait réussi à sortir de la fosse de Babi Yar avec un enfant. Par ailleurs, il y a eu des Ukrainiens qui ont sauvé des Juifs mais c'était assez rare. Lorsque des enfants ont été recueillis, leur judéité a été gommée. Après la guerre, la priorité était à la survie, pas au souvenir et au témoignage. Une partie de la population ne voulait rien entendre pour ne pas avoir à assumer ses propres responsabilités.

Staline utilisera l'antisémitisme après la guerre d'un point de vue politique. Lors de la découverte des tueries de masse, les autorités soviétiques ont gommé l'identité juive des victimes en évoquant le meurtre de « citoyens pacifiques ». On a créé l'amalgame, on a nié la spécificité de la Shoah. On a nié la culture yiddish dans sa diversité. Au même moment, a été forgé le mythe de la Grande guerre patriotique (l'expression 2^{ème} Guerre mondiale est peu usitée en URSS), inscrit dans l'histoire de la lutte contre les envahisseurs de la Russie au même titre que la guerre contre Napoléon. Dans cette histoire, la Shoah n'a pas sa place. Cela explique pourquoi les survivants sont restés muets et n'ont pas pu témoigner. Les documents écrits ont souvent été détruits. La censure a interdit d'évoquer ces événements.

La grande guerre patriotique est un mythe unificateur du peuple soviétique qui est devenu d'autant plus nécessaire que le mythe révolutionnaire s'est essoufflé. Le mot juif, lui-même, a disparu comme si une sorte de tabou se mettait en place. Le site de Babi Yar est devenu un immense chantier dans le but de faire disparaître tout souvenir. Il a été noyé sous les eaux par la construction d'un barrage. Après la rupture du barrage, au début des années 60, un quartier a été construit.

De 1948 à la mort de Staline en 1953, les persécutions contre les Juifs sont devenues systématiques. Tout ce qui avait trait à la culture juive a été fermé. Le souvenir de la présence des juifs a été effacé. Des médecins juifs ont été accusés d'avoir tenté d'assassiner Staline (complot des blouses blanches). Dans ce climat de terreur, les survivants ont été condamnés au mutisme. A cela s'est ajouté une forme d'autocensure, notamment dans le cadre familial, car les parents n'ont rien transmis à leurs enfants. Les textes écrits sont restés dans les tiroirs. L'objet des recherches d'Annie Epelboin a été de les exhumer.

Parmi les correspondants de guerre, il existe une volonté de parler des tueries de masse mais sans évoquer la question juive. Grande importance de la poésie dans ces témoignages car elle jouit d'un statut un peu particulier en URSS permettant de dépasser la censure très forte dans la littérature en prose.

Au moment du dégel de la déstalinisation, la parole se libère pour évoquer la réalité de la guerre, le goulag mais aussi les persécutions juives. Les poèmes censurés commencent à être publiés.

Mais, c'est surtout la publication du roman-document *Babi Yar* d'Anatoli Kouznetsov (1966) qui marque un tournant. Il y raconte avec des yeux d'enfants la réalité du massacre tel que cela lui a été raconté dans son enfance mais également avec l'insertion de témoignages et

de documents bruts. A. Kouznetsov fait œuvre d'historien avec une enquête et la recherche de témoignages.

Toutefois, la censure existante conduit à ne publier qu'un tiers du roman. L'auteur garde son manuscrit complet sous forme de microfilms et s'exile clandestinement dans le cadre d'une mission littéraire à Londres. Il sera toujours malheureux de cet exil mais publiera la version complète de son roman en mettant en italiques toutes les parties qui avaient été supprimées par le système soviétique.

A la chute de l'URSS, la Russie et l'Ukraine ont connu une phase très positive avec un travail très fructueux des historiens pour ouvrir ses dossiers. Toutefois, depuis l'arrivée au pouvoir de Poutine, l'utilisation de la fibre nationaliste pour asseoir un pouvoir fort rend plus difficile ce travail. Les archives se referment. La Russie dans ses frontières actuelles ne se sent pas concernés par les tueries de masse.

L'Ukraine a été un lieu de résistance important au stalinisme et au nationalisme russe. Son émancipation s'est faite sur le rejet de la Russie et la mise en avant de ses propres mythes comme la Grande famine. Dans ce cadre, l'occupation allemande et la Shoah n'intéresse pas la population locale.

Compte-rendu de conférence réalisé par Isabelle SEVERE et Christophe COUNIL, Lycée M.
Yourcenar, le Mans

Remerciements à Alban Perrin pour sa relecture.
Dernière mise à jour : 02/10/2018 16:18:40